

MES PREMIERS VERS

LA VIERGE MARIE.

Toi, que célèbre aux cieux l'harmonie éternelle
Des archanges ravis, des séraphins ardents,
Vierge, accepteras-tu d'une lyre mortelle
Les profanes accents ?

Oh ! toujours indulgente envers la créature,
Tu les accepteras ; mais pourrais-je jamais
Exalter dignement, Reine de la nature,
Tes immenses bienfaits !

L'univers languissait dans une nuit profonde :
La voix de l'Éternel promet un jour serein.
O céleste Orient, la lumière du monde
Sortira de ton sein.

Le fils de Jéhova se revêt de poussière ;
De ton sein virginal il veut naître mortel ;
C'est par toi que le ciel habitera la terre
Et la terre le ciel.

Quel désordre éclatant à mes yeux se présente !
Le maître, des captifs vient partager le sort,
Une vierge est féconde, une mortelle enfante
Le vainqueur de la mort.

Malheureux fils d'Adam, dépouille-toi du crime,
Ève victorieuse a soumis les enfers ;
Le vieux serpent vaincu se roule dans l'abîme,
Et les cieux sont rouverts.

Mais, Vierge, tes douleurs ont surpassé ta gloire.
Quels sanglots t'a coûté le salut des humains !
Quel sang ont exigé pour prix de la victoire
Les célestes desseins !

Exempte du péché, tu connus nos alarmes :
Tu partageas nos maux, tu sais y partager.
Quand on pleure avec toi, l'infortune à des charmes,
La douleur son plaisir.

UN ENFANT DE MARIE.

Nous prions notre poétique correspondant de ne pas craindre de nous donner son nom désormais : c'est trop de modestie. Nous le connaissons, et le plus sûr moyen de garder son secret est de le confier à la discrétion de l'Éditeur, qui ne sera pas lié vis-à-vis de lui dès qu'il déviendra ce qu'on veut lui cacher.

INSTRUCTION PASTORALE DE MGR. L'ARCHEV. DE PARIS SUR LES RAPPORTS DE LA CHARITÉ AVEC LA FOI.

Quatrième et dernière partie.

Vous ne serez pas étonnés, N. T. C. F., qu'en vous signalant une plaie aussi dangereuse que celle d'une philosophie favorable à la cupidité, nous vous fassions remarquer son étendue et sa profondeur, et que nous vous rappellions surtout son origine, sa cause première et toute puissante. Elle n'est pas seulement dans les passions cupides ; ces passions ont existé dans tous les siècles ; mais avec cette différence, que le christianisme apprend à les vaincre, et donne souvent la force d'en triompher, tandis qu'elles puisent une énergie nouvelle dans les doctrines impies.

Cette cause n'est pas non plus dans les progrès de l'industrie. L'industrie est bonne, ses progrès ne sauraient être mauvais. En perfectionnant les arts propres à l'industrie, nous développons des facultés qui nous viennent de Dieu ; il nous a donné la puissance de créer des formes variées à l'infini, comme il possède lui-même le pouvoir de créer des substances.

Elle n'est pas non plus, cette cause pernicieuse, dans la poursuite d'un bien-être légitime, ni dans la science qui en recherche les moyens. Cette science a été bienfaisante toutes les fois qu'elle a été chrétienne ; elle a con-

seillé et réussi à persuader un abandon moins téméraire de la vie frugale des champs ; dans les villes livrées à une active industrie, elle a multiplié les administrateurs, pleins d'un généreux dévouement ; les pauvres y ont trouvé des amis, des tuteurs qui, en devenant pères par leur charité, ont augmenté la tendresse, la prévoyance des pères selon la nature. Entre cette double paternité, des liens précieux de confiance ont été formés : l'une a ouvert des asiles, des écoles, fondé des caisses d'épargne, régi avec zèle et intelligence les établissements destinés à rendre les misères du pauvre moins homicides ; l'autre a répondu à des soins si désintéressés par une reconnaissance pleine de docilité, par une patience souvent admirable et quelquefois héroïque.

Afin de rendre les pères meilleurs pour leurs enfans, des hommes généreux ont jugé que le moyen le plus efficace était de remplacer des unions illégitimes par un lien que la loi ratifie, que la religion bénit. Ce motif a inspiré l'œuvre éminemment religieuse de Saint-François-Régis. Inutile de vous dire qu'elle a été fondée et qu'elle est dirigée par des chrétiens fervens, qui ont puisé dans leur foi les motifs de leur courageuse et persévérante charité.

Tous ces amis des pauvres ont méprisé les dangereuses spéculations d'une science impie et ont eu pour maxime de recommander la patience, la frugalité, le travail, la sobriété, et, avant tout, la religion, première source de ces vertus ; tout le reste n'est à leurs yeux que fraude et mensonge.

Quelle est donc la cause funeste du mal que nous déplorons ? C'est la science pervertie par l'impiété ; c'est la science qui, pour mieux corrompre le don de Dieu, commence par altérer sa nature, supprime ses attributs les plus essentiels, méconnaît ses droits comme Créateur, comme Père ; blasphème sa bonté comme Rédempteur. L'homme qui, par un secret instinct, pioce son bonheur dans l'imitation de celui dont il est l'image, ne voit plus qu'une exagération ou peut-être un danger dans la miséricorde pour les pauvres, depuis qu'il a cessé lui-même de croire à la miséricorde de Dieu. Ses entrailles peuvent encore être émues ; mais des croyances impies étouffent jusqu'à ce sentiment naturel, que la foi élève au contraire, épure, purifie au point d'enfanter des prodiges. Après avoir détruit la compassion pour les malheureux, un froid égoïsme éteint peu à peu tous les sentimens et la piété filiale elle-même.

O pères chrétiens ! si vous n'avez pu vous expliquer jusqu'ici pourquoi votre tendresse est méconnue, vous trouverez la solution de ce doute cruel ou dans l'absence, ou dans l'oubli, ou peut-être dans la haine d'un enseignement solidement chrétien. Sachez ce qu'on a dit à vos enfans sur les droits de Dieu à l'adoration, à l'amour, au culte de sa créature ; et vous connaîtrez ce qui vous est réservé à vous-mêmes de respect, d'obéissance et de consolations dans votre vieillesse. Nul besoin pour vous de discuter des systèmes ténébreux, où le sophisme a mille détours pour vous égarer, mille nuages pour dérober la vérité : considérez non la beauté des fleurs dont on pare ces arbres de mort, mais l'amertume des fruits qu'ils vous donnent.

Jugez aussi par ses fruits pleins de douceur, la religion d'un Dieu, principe tout à la fois de la piété filiale, du respect pour les pouvoirs publics, de l'affection pour tous les hommes, de la charité pour les pauvres. Ces devoirs, si divers dans leur objet avec la loi qui les impose, la foi qui les consacre, la vertu toute puissante qui les féconde et les perpétue, sont nécessairement ramenés à l'unité, c'est à dire au dogme d'un Dieu Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant lequel nous devons nous prosterner avec amour, parce qu'il nous a appris à donner le nom de Père à tout pouvoir qui s'exerce au ciel, dans la famille, dans la société, sur la terre entière. *Flecto genua mea, dit saint Paul, ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in caelis et in terra nominatur.*

O vous, mes jeunes frères, qui courez avec tant d'ardeur après de généreuses illusions, ne croyez point à un progrès nouveau aussi étonnant, ose-t-on vous dire, que celui qui a soumis le monde aux lois de l'Évangile. Tout progrès propre à rendre l'homme meilleur et plus heureux ne pourrait être fondé que sur une connaissance plus parfaite de Dieu. Vos faux prophètes n'ont pu vous la donner, en ressuscitant des systèmes mensongers, source réelle, cause efficace des mœurs, du culte, des lois, des maximes qui ont déshonoré les anciennes sociétés. Comment des doctrines stériles en miséricorde, fécondes en haines, en corruption, pendant quatre mille ans, deviendraient-elles aujourd'hui un principe de vertu, un lien de fraternité entre les hommes ? Si elles ont été toujours radicalement mauvaises, elles le sont